



MADAME DE DURAS ET CHATEAUBRIAND. TEMPS CYCLIQUE ET TEMPS DE LA POLITIQUE

[Bernard Degout](#)

Presses Universitaires de France | « [Revue d'histoire littéraire de la France](#) »

2016/3 Vol. 116 | pages 725 à 730

ISSN 0035-2411

ISBN 9782130734185

DOI 10.3917/rhlf.163.0725

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-d-histoire-litteraire-de-la-france-2016-3-page-725.htm>

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

MADAME DE DURAS ET CHATEAUBRIAND. TEMPS CYCLIQUE ET TEMPS DE LA POLITIQUE

BERNARD DEGOUT*

Parmi les lettres, à ce jour inédites, mais pour peu de temps encore¹, qu'adressa Claire de Duras à Chateaubriand, il en est une où il est question de pèlerinage, de politique, de l'Abbaye-aux-Bois, de la folie de Natalie de Noailles, d'amitié, des romans de Madame de Duras et du temps ou de différents modes de temporalité – une lettre, en somme, qui vaut un peu comme une réduction de cette correspondance dans son ensemble. Je vous remercie de me permettre de m'y arrêter aujourd'hui, non pas cependant pour en proposer un commentaire soutenu, mais plutôt pour suivre quelques-unes des perspectives que recèle le paysage qu'elle esquisse, un paysage qui n'est pas tant celui de la relation de Chateaubriand et de Madame de Duras, que de la relation de Madame de Duras avec Chateaubriand, voire, pour faire sa part à ce qui dans une relation qui n'est pas de passion (qu'elle soit d'amour ou de haine) n'est pas forcément réciproque, de la relation de Madame de Duras « à » Chateaubriand.

Notre réunion, c'est une coïncidence, marque un anniversaire de cette lettre, écrite un Vendredi saint, le Vendredi saint de 1822. Chateaubriand est alors à Londres, où il a été nommé par Louis XVIII grâce à ses talents mais également aux efforts de Madame de Duras et de sa grande rivale, Juliette Récamier. Il a quitté Paris le 2 avril, et est arrivé au 50, Portland Place, siège de l'ambassade de France, précisément le vendredi 5 avril, Vendredi saint.

Vendredi Saint [5 avril 1822]

Je reviens de notre pèlerinage. Je m'étais promis de le faire précisément parce que j'étais mécontente de vous. J'ai été jusqu'à la place même, la route est élargie et le fossé presque comblé, j'ai dit un *De profundis* pour votre pauvre cousin et j'ai cueilli une petite herbe que je vous envoie, j'en ai cueilli une pareille la première fois que je fus dans ce lieu avec vous il y a quatorze ans et je l'ai encore ; le temps était brumeux, si c'est de même à Londres, je suis sûre que vous êtes triste, si toutefois

* Maison de Chateaubriand.

1. La publication de cette correspondance est annoncée pour cette année (*L'Amante et l'amie*, Paris, Gallimard, 2016).

vous avez le temps de l'être, il faut du temps pour être triste comme pour être court, moi je suis triste tout à mon aise, tout est au Vendredi-Saint au-dedans et au-dehors de moi. On a voulu me persuader hier que vous n'étiez parti que mardi soir. Je ne veux pas approfondir cette affaire ; j'ai trop peur qu'on n'ait raison. Il paraît qu'on l'a aussi sur la guerre. Il est vrai qu'il faut faire une grande part aux folies des hommes dans les affaires humaines.

Les ministres craignent que les libéraux ne se renforcent de 4 membres aux prochaines élections, voilà ce qu'a dit Villèle. Humboldt et les libéraux triomphent de la guerre. Humb[old]t m'a amené Gérard hier au soir, j'avais Pozzo et sept ou huit personnes, on a très bien causé. Gérard serait aimable s'il ne manquait pas si complètement de naturel, il n'est pas affecté non plus, je ne sais ce qu'il dit mais sa conversation me fatigue comme une route difficile. Cher frère, la pauvre Mouche ! Savez-vous qu'à force de ne point manger et de rester seule, son esprit même qu'elle avait conservé tout entier baisse, diminue, et qu'elle tourne, on n'ose dire à quoi, mais à une sorte d'imbécillité ! Je ne puis vous dire la peine que cela me fait, sa fille m'en parlait avec une grande peine, mais cependant ce n'est pas là le cœur qui peut guérir cette âme malade. Ah ! que cette pauvre femme a souffert, il y a là des secrets de douleur que personne ne saura jamais.

Savez-vous, cher frère, ce que c'est que l'amitié ? ce que c'est que de passer toutes les longues heures d'une longue matinée sans voir arriver l'ami avec lequel on a l'habitude d'épancher son cœur ? auquel on raconte, et de qui on écoute toutes les misères qui remplissent la vie ? J'ai fait arrêter toutes mes pendules pour ne plus entendre sonner toutes ces heures où vous ne viendrez plus, je suis triste à mort ce matin, ces romans m'ont fait du mal, ils ont été remuer au fond de mon âme un vieux reste de vie qui ne servira qu'à me faire souffrir, ce sera comme la grande peste de Smyrne qui s'est rallumée parce qu'un homme a détérré de vieilles dépouilles ensevelies sous un figuier, c'est la peste que tous ces sentiments trop forts, trop vrais pour le monde actuel, qui tuent ceux qui les ont et importunent ceux qui ne les ont pas.

Adrien est arrivé comme j'en étais là de cette lettre et de proche en proche, au bout de beaucoup de politique, nous avons parlé de vous et j'ai vu arriver l'Abbaye, j'ai rompu les chiens, je ne veux pas lui donner le plaisir de me tourmenter mais voilà qui est fini, je rentre dans la politique et rien ne peut me faire plus de bien que ce qui me prouve l'impossibilité de trouver en vous la moindre confiance ni le moindre sentiment qui ne soit prodigué et gaspillé à d'autres. Il me semble pourtant que toutes ces folies ne sont guère de saison et que vous êtes assez vieux pour être sage.

Cette lettre s'ouvre sur ces mots : « Je reviens de notre pèlerinage. » Madame de Duras accompagnait chaque année Chateaubriand à la Plaine de Grenelle où, le 31 mars 1809, jour du Vendredi saint, avait été exécuté avec deux autres prévenus le cousin de Chateaubriand, jugé coupable d'espionnage et de haute trahison. Ce cousin, Armand de Chateaubriand du Plessis, « avait été, à Saint-Malo, le compagnon de jeux de François ; c'était le second fils de son oncle Pierre, donc son cousin germain et ils avaient le même âge. En 1791, Armand avait émigré dans des conditions romanesques, et ils avaient ensemble participé au siège de Thionville avant de se réfugier à Jersey² ». Beaucoup de points communs entre ces deux hommes, qui faisaient d'autant plus de la victime une sorte de double de l'écrivain que celui-ci lui avait fait parvenir, le 28 mars, en prévision de son jugement, des vêtements qui lui appartenaient. Armand les portait

2. Jean-Claude Berchet, *Chateaubriand*, Paris, Gallimard, 2012, p. 494.

encore quand il fut fusillé, et c'est ainsi que le trouva Chateaubriand³ lorsqu'il arriva sur les lieux, après l'exécution, et suivit « la charrette conduisant les corps des suppliciés jusqu'au cimetière de Vaugirard⁴ ».

Madame de Duras rappelle qu'elle s'est rendue pour la première fois « dans ce lieu », avec Chateaubriand, *il y a quatorze ans*, petite erreur qui incite à faire remonter ce premier pèlerinage à l'année même de l'exécution. A-t-elle accompagné Chateaubriand lorsqu'il s'y est rendu le jour du Vendredi saint ? Les *Mémoires d'outre-tombe* n'en disent mot, mais cela ne constitue pas une preuve, car la relation par les *Mémoires d'outre-tombe* de cette journée n'est pas factuelle, je vais y revenir. Elle pourrait aussi y être allée avec lui quelque temps après, cela importe assez peu. À partir de l'année suivante, peut-on sans doute avancer avec plus d'assurance, le cher frère et la chère sœur ont pris l'habitude de s'y rendre chaque année (excepté en 1812, Madame de Duras se trouvant alors à Ussé).

Les *Mémoires d'outre-tombe* ont relaté cet épisode d'une façon qui a suscité l'étonnement d'un témoin, le comte de Sémallé, qui ne cessa, au dire de son petit-fils, de se demander pourquoi Chateaubriand avait transformé cet épisode en un « véritable roman », au lieu de rapporter simplement « le rôle remarquablement digne qu'il avait tenu en cette circonstance »⁵. Le roman n'est donc pas là pour voiler ou pour gazer une attitude que Chateaubriand aurait eu à regretter, et cela nous rend d'autant plus attentifs à ce récit, et à sa vérité propre, qui n'est pas strictement celle des faits. Ce *roman* a pour horizon la Passion : « [Armand] fut fusillé le Vendredi-Saint : le Crucifié m'apparaît au bout de tous mes malheurs », écrit Chateaubriand⁶ ; la Passion du Christ en est le point de fuite, elle est ce qui leur donne, à ces malheurs, et à celui-ci en particulier, un sens, voire leur sens.

Sur quoi le *roman* des *Mémoires d'outre-tombe* insiste-t-il ? Sur la disproportion entre les victimes et les événements ou les protagonistes qui s'acharnèrent contre eux, disproportion qui confère à ces victimes, et au cousin Armand particulièrement, un poids ou un rôle tragique et épique à la fois. « Tout se mêla de ce malheur, qui ne frappait que des personnages inconnus ; on eût dit qu'il s'agissait de la chute d'un monde : tempêtes sur les flots, embûches sur la terre, Bonaparte, la mer, les meurtriers de Louis XVI, et peut-être quelque *passion*, âme mystérieuse des catastrophes du monde⁷. » Et cette disproportion, qui indique la chute d'un monde, qui révèle beaucoup plus que ce qui est patent, elle n'est apparue – comme de bien entendu, diront ses détracteurs – qu'au seul Chateaubriand : « On ne s'est pas même aperçu de toutes ces choses ; tout cela n'a frappé que moi et n'a vécu que dans ma mémoire. » Tout cela a continué à vivre dans sa mémoire, et nul doute que les pèlerinages accomplis en compa-

3. *Ibid.*, p. 496.

4. Chateaubriand, *Correspondance générale*, t. II, éd. Pierre Riberette, Paris, Gallimard, 1979, p. 255, n. 1 sur lettre 398.

5. Dans Comte de Sémallé, *Souvenirs*, publiés par son petit-fils, Paris, Picard, 1898 p. 123 (fin de la note 1 de l'éditeur sur la page 122) ; voir Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, éd. Jean-Claude Berchet, Paris, Le livre de Poche, « La Pochethèque », 2003-2004, t. I, p. 1473-1474, où le récit de Sémallé ainsi qu'une partie de la note de son petit-fils sont reproduits).

6. Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, XVIII, 7, éd. citée, t. I, p. 840.

7. *Ibid.*, p. 839.

gnie de Madame de Duras n'aient été des temps forts de cette vie mémorielle, ne l'aient à chaque fois relancée. En revanche, cela échappait totalement à l'Empereur, simple jouet d'une histoire qui le dépassait, un peu à la manière de Pilate : « Qu'importaient à Napoléon des insectes écrasés par sa main sur sa couronne⁸ ? » Une autre histoire que l'histoire que recueillent les chroniques, une autre histoire qui se déroule en même temps que celle-ci, à laquelle elle se superpose ou, plutôt peut-être, se lie intimement, sous le regard du génie littéraire.

Il est remarquable que la structure ainsi mise en place par Chateaubriand soit analogue à celle des *Martyrs*, l'épopée qu'il venait de publier, quatre jours avant l'exécution d'Armand. Marc Fumaroli a mis en lumière la transgression des règles admises pour le genre audacieusement réalisée par Chateaubriand dans cette œuvre : le personnage principal, le « point d'appel » de l'épopée aurait en effet dû être Constantin et non un « personnage secondaire et inconnu des historiens », Eudore :

Dans *Les Martyrs*, ce n'est pas l'Histoire et ses héros solaires qui régissent les destinées particulières, réduites au rôle d'instruments et de chœur, ce n'est pas même l'Histoire sainte de l'Église romaine : c'est un destin singulier, c'est un *moi*, c'est la grappe de personnages liés à ce *moi*, qui déterminent, par leur liberté privée, et qui contiennent, comme leur propre *Erlebnis*, le cours secret de l'Histoire, sa vérité poétique⁹.

C'est dans cette autre histoire que s'inscrit le pèlerinage, *zusammen erlebt*, notre pèlerinage, comme le dit Madame de Duras, et cet adjectif possessif indique que Madame de Duras fit plus qu'y accompagner Chateaubriand, et être sauf erreur la seule à l'accompagner à cette occasion. Ce n'est pas seulement le pèlerinage qu'ils font ensemble, c'est le pèlerinage qui les fait être ensemble, qui marque leur relation de cette fraternité que vont nommer les qualificatifs de « cher frère » et de « chère sœur » qu'ils se donnent à partir de 1810, précisément. Et c'est pourquoi elle peut écrire : « Je m'étais promis de le faire précisément parce que j'étais mécontente de vous. » Chateaubriand était absent doublement : il était à Londres, et il était absent sur un autre plan également (d'une distance qu'elle déplore et qui lui fait écrire qu'elle est mécontente de lui). Claire de Duras attendait de ce pèlerinage qu'il opérât ce qu'il était destiné à réaliser, une refondation, un retour à la source de leur relation de frère et sœur. Elle répète en 1822 le geste qu'elle avait fait treize ans plus tôt : elle cueille un brin d'herbe identique à celui qu'elle avait cueilli alors, et elle l'envoie à l'ambassadeur qui va le conserver, en lui demandant de prier pour lui comme pour le pauvre cousin¹⁰.

La relation du frère et de la sœur, qui repose ou se fonde sur ce pèlerinage, appartient à un temps qui est un temps cyclique, qui se superpose à celui du christianisme, et qui y trouve son sens : le Crucifié est au bout de ce chemin, il en constitue l'horizon. Les premières lignes de la lettre sont écrites dans cette

8. *Ibid.*

9. Marc Fumaroli, « *Ut pictura poesis* : les *Martyrs* chef-d'œuvre de la peinture d'histoire ? », dans *Bulletin de la Société Chateaubriand*, n° 38, 1995, p. 43.

10. Voir *infra*, n. 12.

temporalité qui revient à – et relance – une concaténation qui réunit Jésus, Eudore, Armand, François, Claire dans un « cours secret de l'histoire », dans la « vérité poétique » de celle-ci.

*

Mais Madame de Duras ajoute aussitôt qu'elle a du temps. Ce temps dont elle dispose, elle en dispose parce qu'elle n'est pas prise par les affaires, par le monde, à la différence de Chateaubriand. Du temps, elle n'en a que trop, et ce temps est celui de la tristesse, comme il est celui de la maîtrise de la forme courte du roman : « Il faut du temps pour être triste comme pour être court. » Les romans de Madame de Duras sont courts, et sont travaillés par la tristesse, par la douleur de l'empêchement, des entraves qui empêchent le bonheur d'Ourika, d'Édouard ou d'Olivier, dont elle a eu tout le temps de creuser le sentiment et de ciseler l'expression.

Cette tristesse est poreuse à la jalousie qui manifestement hante Claire de Duras, jalousie de Juliette Récamier, dont on lui a rapporté qu'elle aurait retardé le départ de Chateaubriand, qu'elle aurait eu le pouvoir, elle, de le retenir quelque temps. Mais de cette évocation, rapide, elliptique, elle glisse aussitôt vers la guerre, vers les élections, vers des faits de salon, sur lesquels je ne m'arrête pas ici¹¹. Du passage du spectre de Madame Récamier à la politique, l'explication est donnée un peu plus loin.

La parenthèse politique et salonarde fermée, Madame de Duras reprend la veine profonde de sa lettre. C'est, sitôt après la mention du baron Gérard, le passage qui commence par : « La pauvre Mouche. » La pauvre Mouche, c'est-à-dire la pauvre Natalie de Noailles, duchesse de Mouchy, l'ancienne maîtresse de Chateaubriand, celle pour la conquête de laquelle il était allé chercher de la gloire en Orient – la pauvre Mouche, c'est-à-dire aussi la *cousine* de Madame de Duras. La première partie de la lettre évoquait le temps cyclique du pèlerinage sur les lieux de l'exécution du cousin Armand, puis faisait état du temps de la tristesse. La seconde partie de la lettre revient sur ce temps de la tristesse, de façon beaucoup plus dramatique, à propos de la cousine, et de sa solitude, et de sa souffrance qui l'a fait entrer dans le temps de l'imbécillité, qui est un temps vide. Personne ne saura jamais ses secrets de douleur, écrit Claire, personne, et donc Chateaubriand non plus, il ne sait pas et ne saura jamais.

Chateaubriand qui ne sait pas non plus, à suivre en tout cas Madame de Duras, ce que c'est que l'amitié. La question qu'elle lui pose, « Savez-vous, cher frère, ce que c'est que l'amitié », est en effet davantage un reproche qu'une question. Au reste, l'explicitation qu'en propose Madame de Duras ne contient pas une définition de l'amitié, mais l'évocation de l'affliction que provoque, au sein de l'amitié, la séparation, l'absence ; elle décrit des souffrances qui attestent la profondeur du lien amical. La question reprend ainsi, mais sur le mode de la récrimination, ce qui était avancé plus haut sur le temps, le temps qui manquerait

11. Sauf pour indiquer, par parenthèse, que maintenant que nous allons disposer sinon de toutes, mais du moins de très nombreuses lettres qu'elle adressa à Chateaubriand, il serait temps d'entreprendre un examen sérieux des jugements, des craintes et des prédictions politiques de Madame de Duras.

pour pouvoir être triste à Chateaubriand, pris par ses occupations londonniennes. Tandis que Madame de Duras, tout comme sa cousine qui sombre progressivement dans la folie, fait l'épreuve d'un temps vide, d'un temps dont elle ne supporte plus la vaine scansion par les pendules, un temps, celui de la solitude, de la séparation, qui n'est pas, même s'il se révèle par le temps des pendules qui repassent régulièrement par les mêmes heures, un temps cyclique, mais au contraire linéaire, celui des secondes qui mécaniquement s'égrènent, des heures qui régulièrement sonnent, des instants qui tous se succèdent, aussi innocups les uns que les autres. Dans ce temps vide, elle se retrouve face à la douleur qu'elle a déterrée en écrivant ses récits, ses romans, c'est-à-dire face à la douleur que précisément lui a permis d'exhumer le fait d'avoir du temps, de pouvoir donner à ses romans la forme courte qui correspond à l'expression la moins poreuse aux concessions faites à la distraction ou aux convenances, la plus pure, des sentiments.

Le temps cyclique où se fonde, à partir de l'exécution du cousin, une relation qui dépasse la stricte réalité, une relation qui a un horizon plus élevé, laisse dans le cours des existences qui ont approché Chateaubriand, celles des deux cousines, Natalie et Claire, la place à un temps vide, comme si elles avaient été entraînées si loin et si haut qu'il n'est plus de réalité qui y puisse correspondre. Natalie sombre dans la folie, Claire de Duras éprouve lorsqu'elle est seule une vuidité d'où sourd la souffrance provoquée par la rédaction de ses récits.

Enfin, dans la conversation d'Adrien de Montmorency, réapparaît le spectre de Juliette Récamier. Claire de Duras l'exorcise en rentrant dans la politique, un peu comme on rentre dans les ordres, et explique que rien ne peut lui faire plus de bien que ce qui lui prouve – et c'est la politique qui le lui prouve – l'impossibilité de trouver en Chateaubriand « la moindre confiance ni le moindre sentiment qui ne soit prodigué et gaspillé à d'autres ». C'est une formulation étrange, qui énonce au moins deux choses. La première, c'est que, dans la relation qu'elle entretient avec Chateaubriand (le pèlerinage mis à part), il n'est aucun sentiment ni aucune confiance qui lui soient réservés à elle seule. En quoi cela peut-il lui faire du bien ? C'est qu'elle y trouve une assurance qui nous permet, *a contrario*, et en tenant compte du contexte dans lequel cette phrase intervient, c'est-à-dire juste après une évocation de l'Abbaye-aux-Bois, de découvrir sa plus grande inquiétude : que, précisément, dans la relation qu'entretient Chateaubriand avec Juliette Récamier il y aille d'une confiance et de sentiments qu'elle ne connaît pas. L'indéfectible soutien de Claire de Duras aux ambitions politiques de Chateaubriand, dont elle lui suggère qu'elles ne sont plus de saison, qu'elles ne sont plus de son âge, trouve peut-être là son origine ; elle s'y rassure face à une crainte dont cette même lettre laisse affleurer cependant combien peu elle est en vérité rassurée.

Une lettre bien lourde en somme, à laquelle Chateaubriand répond le 12 avril, en demandant à Madame de Duras de lui parler de politique, de veiller auprès de Villèle à ce qu'il pense à lui pour le Congrès qui se tiendra à Vérone, et finit par ces mots : « Enfin, chère sœur, [écrivez-moi] mille choses que vous

dites si bien, et surtout parlez-moi de vous. Je conserve la petite herbe, priez pour moi comme pour le pauvre cousin¹². »

On comprend bien que Claire de Duras, recevant cette lettre du 12 avril, lui ait répondu le 17 : « J'ai reçu votre lettre [...]. Toujours en quatre mots et sur du papier à billets. J'espère que mes représentations seront écoutées. Si vous les lisez toutefois, et j'en doute par vos réponses. À moins que ce ne soit de la diplomatie mais, cher frère, l'amitié et la diplomatie se tuent l'une l'autre et il faut renoncer à les accorder. N'espérez donc pas qu'en ne répondant point à mes inquiétudes, vous y gagnerez ; vous les confirmerez, voilà tout, et ne vous moquez pas du haut de votre ambassade de cette sorte de chagrin, c'est là le *réel*. »

12. Chateaubriand, *Correspondance générale*, éd. citée, t. V, 1986, p. 43.